

Préface

Transmettre ce qui est advenu avant nous – notre histoire, celle de notre pays, des autres pays, du monde, celle si lointaine que nous devons parfois l’imaginer à partir d’indices ténus, celle plus récente qui reste dans la mémoire de nos parents et grands-parents –, relève d’une nécessité pour notre vie d’humains, pour ce futur dont nous ne savons pas encore le destin. Le rapport à l’Histoire avec un grand H n’est pas évident. A quoi cela sert-il de connaître ce qui nous précède, nous qui peinons à nous y repérer, parfois à prendre place dans notre présent, mus par des angoisses de vie et de survie ? Apprendre l’histoire n’est pas apprendre seulement celle des guerres et des batailles, mais comprendre ce qu’ont créé des hommes et des femmes pour vivre pour le mieux ou pour le pire au moment de leur existence. Prendre acte de l’invention humaine – dans la politique, dans la vie familiale, en bref dans les rapports aux autres, à soi et au monde –, nous permet de nous décentrer de ce qui nous paraît évident, d’autres diront même : « naturel » dans notre présent. Une épreuve d’altérité. Nous pouvons ressentir une curiosité, un émerveillement devant la force des hommes à faire face à ce qui leur advient. Mais aussi une tristesse, un découragement de découvrir que les hommes entre eux, pris dans des groupes, des clans, dans des nations n’en finissent pas d’asseoir leur existence en détruisant le voisin, que la lutte pour la survie est de tous les jours, que des règles, des lois ont été construites, qui empêchent et n’empêchent pas la destructivité, aujourd’hui comme hier.

Faire histoire, c’est permettre à chacun de se donner les moyens de comprendre d’où il vient, dans quelle filiation il s’inscrit, qu’il est certes né d’un homme et d’une femme, mais aussi d’une histoire politique et sociale qui lui donne aujourd’hui une place, par rapport à laquelle il lui revient de faire son travail d’humain dans le monde, de faire évoluer ce qui peut l’être, de perdre certaines naïvetés et peut-être d’éviter certaines dérives. L’histoire peut-elle avoir la force de nous permettre d’œuvrer dans le monde avec un minimum de lucidité ? Evidemment non, pas à elle seule, mais elle peut contribuer à ancrer chacun dans une filiation, ne l’autorisant pas à penser qu’il est né de rien, qu’il est le meilleur, que ceux qui sont passés avant lui ne sont que des anciens démodés et qu’il n’y a rien à apprendre d’eux. Elle peut en partie forger une conscience de ce qui précède et, comme pour toute matière d’apprentissage, créer la possibilité d’aiguiser la curiosité de comprendre, de l’intérieur, les processus qui mènent à des dictatures, les chemins qui font que certains hommes deviennent des bourreaux et que d’autres sont des victimes. De comprendre ce qui fait résister et ce qui fait céder. Chaque société a un rapport à son histoire, c’est un enjeu très sensible, avec ses zones d’ombre, ses dénis, ses différentes versions, ses oublis, ses héros et ses renégats. Ne pas assumer notre passé, même si nous n’étions pas encore nés, n’engage pas le présent sur la voie d’une

réconciliation et d'un dégageant créateur. Les professeurs d'histoire sont en charge de ces tensions que toute société développe dans son rapport à son passé.

L'ouvrage de Ana Zavala à propos de son expérience de professeur d'histoire et de formatrice, est à ce point de vue exceptionnel. De l'intérieur de sa pratique, aidées par les auteurs qui lui ont permis de penser, elle scrute les moindres détails d'une « leçon d'histoire », du rapport du professeur à l'histoire, sa différence d'avec l'historien, comment il se prépare, comment il vit sa leçon, rencontre ses élèves, parfois en admiration, parfois en indifférence, parfois en rejet. Ana Zavala part de sa pratique, en toute humilité, pour en transmettre les principaux axes et préoccupations. C'est un exercice difficile, mais qu'elle réalise avec sensibilité, humour et sérieux. Un professeur d'histoire pourra s'y appuyer pour interroger ses propres pratiques, ses écueils, pour entendre ce qu'il fait, sans se contenter de déposer son savoir et de vérifier si un élève peut le restituer. Ana Zavala a construit au fil des années des compréhensions précieuses sur l'exercice de la transmission de l'histoire, par quoi cette transmission se différencie et se lie avec la recherche de l'historien, ce qui devrait être préservé de son goût de l'archive, de son rapport à l'énigme. C'est cette compréhension qu'elle livre dans ce magnifique ouvrage, après des années de recherches, d'interrogations, de doutes. Des années de rencontres, avec d'autres auteurs, qui l'ont bousculée, parfois fragilisée jusqu'à ce qu'elle trouve la manière de comprendre sa pratique de professeur et sa pratique de formatrice, et qu'elle puisse l'écrire.

Existe toute une tradition de la didactique de l'histoire, de comment l'histoire se transmet à des enfants puis à des adolescents dans un cadre scolaire. L'originalité de Ana Zavala est non seulement d'être une didacticienne de l'histoire mobilisant ses références, mais d'y avoir adjoint ce qu'elle nomme avec d'autres : une approche clinique. Une sensibilité particulière que nous retrouvons dans les sciences de l'éducation, comme en psychologie, en anthropologie ou en sociologie. Cette approche est intéressante pour un professeur, car elle met en place des dispositifs qui lui permettent de penser ses gestes professionnels, la manière dont il les porte, là où quelque chose, de lui-même ou de l'autre, résiste. Nous enseignons aussi à partir de ce que « nous sommes », de notre rapport intérieur à l'histoire, de notre choix d'avoir fait des études en histoire, de notre rapport aux élèves, à ces autres différents qu'il s'agit de mener vers une possibilité de s'ouvrir à l'histoire du monde. Cette part de soi dans les actes de transmission est rarement interrogée. Ana Zavala nous montre tout en subtilité par où elle compte, comment on peut la comprendre, et ce faisant un professeur peut évoluer dans sa manière de transmettre. L'enjeu est de taille lorsqu'il s'agit de former un professeur en histoire, non seulement dans sa culture historique mais aussi dans son savoir relationnel.

Toujours en lien avec une approche clinique, Ana Zavala plaide pour que chacun pense comment il enseigne, et le pense avec d'autres, partage ce qui

advient dans une « leçon d'histoire ». Qu'il le fasse après coup, qu'il soit déjà professionnel ou encore stagiaire. Qu'il accepte de nommer, partager les écueils, les réussites, les joies, les enthousiasmes, les découvertes, et même les défaites. Elle cerne en quoi consiste ce bouleversement. Un professeur d'histoire ne sait pas tout, et tout de suite. Ce n'est qu'en se mettant en position d'apprendre – non seulement sur le plan historique mais aussi sur celui de la transmission –, qu'il se maintient lui-même comme créateur, poussé par l'envie de renouveler sa manière de s'y prendre, d'apprendre encore et encore dans une position de modestie.

Je suis heureuse que Michel de Certeau, historien français qui fut mon directeur de thèse et m'enseigna sans le savoir ma manière d'être enseignante universitaire, soit également pour Ana Zavala celui qui l'autorisa sur certains points à penser l'histoire et sa transmission. Le lecteur découvrira bien entendu d'autres auteurs sur lesquels elle s'appuie, toujours convoqués avec justesse et intégrés à l'originalité de sa pensée. Il existe dans la recherche en histoire un courant qui est proche d'une démarche clinique, nous pouvons nommer les travaux de Michel de Certeau, Paul Veyne, Arlette Farge parmi les principaux. Il y a maintenant, grâce à Ana Zavala, une sensibilité identique dans la manière de transmettre l'histoire dans un cadre scolaire, et de s'y former. Je m'en réjouis, et je désire souligner une fois encore les précieuses compétences d'Ana Zavala comme historienne, professeur d'histoire et formatrice de professeurs d'histoire. Son courage, sa sensibilité et sa grande culture lui ont permis d'écrire un ouvrage qui fera date dans l'histoire de cette discipline.

Mireille Cifali Bega

Genève, le 1^{er} décembre 2011.